

Willem Lévêque

Une vie interdite

Publié le 13 juillet 2020

Sous un ciel raboteux et matinal, l'air est froid comme l'ambiance de cette maison à la lisière de la forêt. Le petit Léo ouvre les yeux dans sa chambre meublée uniquement d'un lit et d'une étagère. Seul quelques livres s'empilent au mur en attendant l'enfant.

Il présente des excuses envers sa mère avant de se lever. Une maman que l'enfant ne connaît pas. Elle vie dans la vallée fleurie au doux parfum onirique.

La couverture repliée, Léo se lève pour sortir de sa chambre. Ses cheveux ont la couleur de la terre, ses yeux profonds reflètent l'obscurité et l'humidité d'un puits sans fond. Ses lèvres sont roses pâles et sa peau y est encore plus livide, tellement que nous pouvons le confondre avec le petit fantôme de sa bande-dessinée.

Dans la salle son père le regarde s'approcher de la table. Là où une cuillère et un bol remplie de céréales baignant dans du lait chaud l'attendent. L'enfant s'installe en silence devant son petit déjeuner. Le paternel suggère qu'il déguste sa nourriture.

« Je sais que tu ne mérites pas ce bol. Alors savoure le ! »
C'est à ce plaisir amer que Léo s'applique à chaque cuillère.

La figure paternel porte les traits de la trentaine. Marius a une corpulence imposante de par son travail de bûcheron. Ses cheveux sont châtain clair, ses yeux marrons sortent des petites veines rouges sur un fond rose blanchâtre. Le morne laisse par trop d'écoulement de larmes. Son visage contient des rides prononcées par les moments où cet individu se laisse au désespoir. Sa bouche se cache timidement sous une barbe mal rasée.

En laissant ses papiers de côté, il sort pour aller à son jardin. De façon nostalgique Marius répète les gestes qui ne sont plus accompagnés par un rire ou une voix féminine. Cette parcelle de culture offre généreusement les légumes que sa femme à planter. Chaque plat constitué de ces mets est comme un album photo qui renvoie le veuf au temps heureux. C'est le seul endroit où cette masse Herculienne se sent bien.

Son fils s'évade vers d'autres horizons plus joyeux en parcourant ses livres illustrés. Son père ne l'emmène jamais en un lieu autre que l'école. Sa maîtresse de classe appelle souvent le bûcheron pour le comportement inquiétant de l'enfant. Marius explique toujours avec une compassion théâtrale que Léo est suivi par un psychologue. Il n'en est rien bien-sûr. Le droit au contact humain lui fuit depuis toujours. Le petit s'isole donc dans une sociabilité intime. Léo s'invente un ami imaginaire qu'il s'amuse à faire apparaître quand son père lui permet de se balader dans la forêt.

Marius rentre dans la chambre de son fils pour lui demander de l'aide à la préparation du dîner. Il accepte en sachant que le choix n'est pas en son pouvoir. Lorsque père et fils rentrent dans la cuisine, la laitue et le féculant sont sur la table. Le petit s'assoit sur une chaise en prenant la salade pour la laver et l'éplucher.

« Fait bien gaffe ! Elle vient du jardin de ta mère. Ne détruit pas encore tous les efforts qu'elle a fait. Ni les miens car je l'ai aidé mais pas à mourir ! »

L'enfant, bien qu'il soit très jeune, a la lucidité de ces paroles. Avec la gorge nuée, il décortique la salade feuille par feuille dans l'eau froid du lavabo. Le fils et le père cuisinent toute la fin de la matinée.

Plus tard dans cette journée, l'enfant sort dans l'entrée de la forêt. Il se met à jouer avec son ami imaginaire pour tromper sa solitude. Son père l'observe avec rancœur. La tristesse se confond avec ce sentiment. La cause de ses maux est le visage de Léo. Il porte la ressemblance héréditaire de sa défunte mère. Dans un certain angle la lumière du soleil reflète le spectre maternel. Chaque fois après le coucher de son fils, Marius noie difficilement sa mélancolie même dans de l'alcool brut.

Léo pédale tranquillement sur son vélo dans une allée de forêt. Comme toujours par son ami imaginaire, il se remémore des phrases qui lui viennent souvent aux oreilles. « Un père reste un père. Même un père qui n'est pas attentionné aime son enfant. » Léo aime son père et ne peut trouver la raison qu'il en soit autrement. Marius n'est jamais violent, ni irrespectueux envers lui. Il ne l'injure ni le violente jamais. Cela n'empêche pas son petit d'imaginer une fugue. En roulant sur son vélo l'enfant se voit traverser toute la forêt pour trouver une mère à la présence lointaine. Celle qui lui est interdit de voir sur photographie.

Il rentre dans la maison pour se raidir à la vue de son père un verre de whisky à la main. Une petite boîte ouverte sur la table du salon laisse entrevoir une seringue. L'homme le regard sans rien dire pendant un cours moment puis se met à le rassurer maladroitement.

« Ne te met pas dans cet état. Je ne suis pas sous ! Tu le seras au moment où l'alcool m'enivra. Bouge ! » L'enfant se dirige vers sa chambre pour y rester juste au soir.

Pendant le souper, il donne à Léo la clé de sa chambre pour la nuit. Connaissant la signification de ce geste l'effroi s'étend en son être comme une inondation. Une fois revenu dans sa chambre il découvre que son père le suit. Celui-ci pose l'enfant sur le lit et s'assoit à côté de lui.

« As-tu passé une bonne journée ?

- Je ne connais pas de bonne journée papa.

- Tu sais que cela est normal. Tu ne devrais même pas vivre. Pourquoi ?

- Parce que j'ai tué maman. Mais je vie ! C'est déjà trop bon pour moi.

- Oui ! J'espère que tu n'essayes pas d'être heureux mon fils. Tu as déjà un père qui veille sur toi malgré le fardeau de ta naissance. »

Le géant se relève pour sortir sans donner de baiser ni de caresse sur la tête de son fils. Léo se précipite pour verrouiller la porte à double tour. Dans son lit la détresse l'envahit accompagnée d'une mélancolie opiniâtre. Il met son visage sous l'oreiller pour se laisser aller. Deux rivières amères s'écoulent sur ses montagnes faciales lorsque soudain un coup de tonnerre le tétanise. La poignée de la porte s'enclenche plusieurs fois avant qu'une masse essaye avec peine de l'enfoncer.

Son père saoul qui s'accroche à la clenche s'apprête pour le cogner. En anticipant son état violemment lunatique dû à l'alcool, Marius espère que le petit gère sa sécurité. Dans son arrêt d'agitation il articule quelques mots avec une difficulté.

« Petit fumier ! Tu n'es qu'un accident. Tu n'as jamais été désiré. Ta mère était quand même heureuse et tu l'as tué assassin ! » Sur ses paroles Grégory s'éloigne en sanglot tandis que Léo continue de pleurer plus intensément.

Le jour suivant, l'enfant fait tout son possible pour se concentrer en classe malgré sa nuit angoissante. Dans la cour de récréation la maîtresse vient à sa rencontre et d'une poussée l'engage vers ses camarades de jeu. Il s'assoit dans le bac à sable pour commencer à s'amuser. Si nous pouvons employer ce mot en dépit du ressentiment de ce garçon. Quelques petits camarades souhaitent qu'il s'intègre à leur petite troupe malheureusement chaque fois qu'ils approchent de trop selon Léo, celui-ci s'en va. Lorsque tous ces galopins se retrouvent dans leur classe, l'institutrice qui s'occupe d'eux attire le solitaire devant son bureau.

« Léo, tu peux me dire pourquoi je ne te vois jamais avec tes petits camarades ?

- Je m'amuse assez tout seul ! Mes jeux ne sont pas les mêmes que les autres.

- C'est vrai que tu es évolué pour ton âge. Va tout de même t'amuser avec tes camarades et fait des activités avec eux quand j'en propose. Tu verras que nous nous amusons mieux en groupe ! Pour l'instant va te rasseoir. »

Marius et son équipe de bûcherons se trouvent au même moment en forêt. Il profite de cet instant pour respirer et apprécier l'absence de son fils. Ses collègues lui demandent comme toujours comment il va. Ces personnes sont au courant de sa situation. Parfois l'un d'entre eux se permet de lui donner le conseil de faire le deuil. En dehors de sa profession, le veuf ne parle pratiquement jamais avec ses collègues. Sa présence n'est pas appréciable à cause de son désespoir âpre.

Après son emploi, il part chercher Léo pour l'emprisonner dans sa chambre. L'ogre émotionnel s'engage vers la ville pour se recueillir au cimetière. Le veuf place dans un petit récipient des grains de tomate pour le mettre sur la tombe de sa femme. Le premier fruit semé par le couple dans leur jardin. Une photo de Léo et de lui est déposée depuis peu au même endroit, sûrement par la famille. Il la prend en la déchirant avec haine pour la mettre dans sa poche.

Pendant ce temps, Léo dessine sur son lit une mère comme celles qui voit à la sortie de son école. Une femme aux lèvres en pétales de fleurs. Elle a les mêmes yeux que lui dans un visage si raffiné. Couvert par une chevelure brune comme la couleur de la terre de leur jardin. Des larmes s'écoulent des yeux du petit dessinateur. Parfois les autres enfants lui demandent pourquoi n'a-t-il pas de maman. À cette question son père lui conseille de répondre simplement que sa mère est morte.

Son graphiste achevé, il se balade dans la maison à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent. Des biscuits sur la table de la cuisine l'interpellent. Le téléphone sonne puis laisse une voie d'une femme âgée s'enregistrer dans la messagerie.

Une voiture s'engage dans la cour. Marius pénètre dans la maison et trouve dans la cuisine son fils qui grignote les gâteaux secs. L'ogre arrache brutalement Léo de sa chaise d'une main comme une mouche prisonnière en plein vol.

« Depuis quand prends-tu des goûtes ? Tu manges pendant que je suis sur la tombe de ta mère. Tu n'es vraiment que méchanceté sans dignité !

- Pardonne moi papa, j'ai faim ! Tu aurais dû me dire à quel endroit tu étais ou m'emmener. Pleur Léo.

- Tu n'aurais pas été tenter. Veux-tu voir la sépulture que ta naissance a engendrée ? »

Il donne à son fils un manteau, l'assoit dans le véhicule et reprend la route du cimetière. L'enfant se demande qu'es qu'il va se passer en versant des torrents de larmes. Au lieu de recueillement le père amène son fils devant la pierre tombale en question. Avant qu'il ne puisse les distinguer l'ogre retire devant lui les quelques photos d'Amandine. Un émoi envahit le petit devant cette stèle funèbre d'une vivacité sentimentale.

« - Nous voilà ! C'est ici que le corps de ta mère pourrie. Amandine t'a amené au monde mais à cause de toi elle ne reviendra jamais te demander pardon. C'est toi qui devrait être sous terre à sa place ! Tu n'as pas encore vécu et ta mère était encore jeune. »

L'enfant se met à genou face au vide de la culpabilité. Le granit lisse reflète son être qui souhaite prendre la place de sa défunte mère. Lorsqu'il cesse ses sanglots, les deux âmes perdues rentrent chez eux. Marius mange pour ainsi dire tout seul. Son fils dont le cœur pèse lourd tel un boulet enchaîné n'a pas goût à la cuisine et ses saveurs.

Léo se trouve dans son lit regardant ses dessins. Marius écoute le message téléphonique. La voix soucieuse de sa mère demande qu'il rappelle. Son fils la rassure en lui décrivant Léo dans un groupe d'amis. Il s'étonne tel Hippocrate que l'enfant ne réclame pas sa mère en ces temps-ci. Le petit entend la conversation juste

à la fin. À un moment l'ogre le rejoint dans sa chambre où l'enfant cache ses portraits féminins.

« Léo, tu aurais dû attendre demain pour me demander de t'emmenait voir ta mère. La fête des mères m'a toujours donné cette idée. Tu penses vraiment qu'à toi !

- Mais on ne me l'a pas dit à l'école !

- C'est parce que tes compagnons savent que tu n'as jamais aimé maman. C'est par ta faute qu'elle est morte ! »

Son père referme la porte laissant Léo sur ces paroles invectives qui le nourrissent de remord. Son âme chute dans une crevasse sans fond où les parois font échos à ses pleurs.

En ce qui concerne la fête des mères l'enfant ne sait pas le jour exact. Bien-sûr à son âge la mémoire de datation n'est pas encrée. Le reproche de Marius est un prétexte pour exprimer une fois de plus sa haine envers son fils.

Le lendemain le petit s'excuse pour son comportement. Son pardon reste sans réponse pendant le trajet qui mène à son école. Il décide pendant cette journée de dessiner Marius dans son jardin entouré de ses cultures. Un geste symbolique dont Léo espère qu'il matérialise la paix entre les deux individus.

Son comportement taciturne amène la maîtresse d'école à l'interroger une fois de plus. Elle lui demande s'il est suivi par un psychologue. Léo lui répond que non donc la femme prend la décision d'appeler Marius pour fixer un rendez-vous. L'élève appréhende déjà la conséquence de cette entretien.

Après son travail l'ogre se met à ranger les affaires de son fils. C'est ainsi qu'il découvre les portraits de sa femme. Ne les détruisant pas Marius les conserve pour en parler avec l'artiste en herbe. La sanction de l'enfant est déjà mise en place. Les graphistes de Léo seront désormais un fardeau pour lui alors qu'ils sont justement son seul réconfort. La colère qui anime le veuf lui donne de l'énergie. Comment son fils peut-il dessiné l'image d'Amandine alors qu'il la tuer égoïstement pour naître ?

Au même instant Léo dessine l'image familiale classique avec son père et sa mère. Il surveille l'horloge de la classe pendant les changements de crayons. La petite aiguille se trouve sur le chiffre trois et la grande sur le un. Dans cent-dix minutes environ son paternel sera à l'entrée de son école. L'enfant stress, il ne faut pas donner de conseil sur l'éducation que son père lui porte.

Les heures défilent, le petit va se cacher dans les toilettes pour pleurer. La maîtresse est sur les traces de son élève. Elle le voit sortir et va à sa rencontre. La détresse se dessine sur son visage.

À la sortie de l'école l'incarnation de Bagul apparaît. Un grand sourire s'étire sur son visage. L'institutrice demande que le mal être de son élève lui soit expliqué. Elle entraîne ces personnes dans un coin pour parler plus sérieusement.

« Monsieur, je pense que Léo ait besoin d'une aide psychologique. Cela peut l'aider à améliorer ses relations avec les enfants de son âge. J'imagine qu'il n'y a pas d'amis. Votre enfant s'isole d'une façon instinctive. L'avez-vous remarqué ?

- C'est exact ! Je lui demande parfois s'il veut voir du monde mais il ne sait pas qui choisir. Lorsque j'insiste Léo me fait la remarque qu'il n'est pas à l'aise avec ses camarades.

- Je peux vous donner le nom d'un psychologue si vous voulez.

- Merci madame ! J'ai été moi-même suivie par un bon psychologue suite à la mort de ma femme. Nous restons en contact pour les moments difficiles. Il est possible qu'il aide mon fils lors de ses séances. Vu vos craintes et les miennes, Léo le verra. »

Ils se saluent avant que Marius ramène son fils dans sa prison conjugale. Lors du trajet le père fait la morale à son enfant en lui disant qu'il n'a pas à se plaindre. Une fois à la maison cette moralité évolue en une condamnation.

Léo découvre ses dessins exposés sur le mur de sa chambre. C'est merveilleux pour lui dans l'instant. Est-ce que son père est enfin décidé à faire son deuil ? En une fraction de seconde la situation devient aussi violente qu'un pugilat. Le gardien se tient debout à la porte de la pièce, son regard neutre se dirige vers l'innocence.

« Je suppose que c'est ma femme que tu as dessinée. Elle ne ressemblait pas du tout à cela ! Elle n'était pas brune, ses cheveux n'étaient pas si longs. Ses lèvres étaient plus fines. Contrairement à tes représentations tu n'as pas ses yeux. En fait, elle ne t'a rien laissé ! Tu ne lui ressembles pas ! Écoute, tu ne te rappelles pas mais à ta venue au monde elle a souffert. Tu lui as fait mal volontairement pour naître. Nous avons dû la laisser mourir à cause de toi. Que crois-tu si elle te verrait la représenter ? Elle serait tellement en colère et triste. Ta maman ne comprendrait pas ton égoïsme. Tu peux garder tes dessins mon petit mais ce n'est pas ta mère mon pauvre. Si tu la vois en ces dessins sache qu'elle doit te regarder avec mépris. »

Bien-sûr que ce n'est absolument pas de sa faute si Amandine repose sous terre. Cela n'empêche pas le petit d'avalier toutes les paroles de son père. Il reste un long moment devant ses œuvres. Sa pensée se perd dans le doute et la tristesse. C'est vrai qu'il imagine depuis toujours sa mère d'une seule manière. Pourquoi ? Parce qu'à son âge la réflexion n'est pas acquise. Les arguments de Marius sont tels qu'il s'en veut. L'enfant est coupable du décès de sa mère. Léo la dessine ensuite comme si qu'il n'en est rien. Si sa mère ne ressemblait pas à ses portraits comment était-elle ? Le petit se sent perdu.

En début de soirée l'enfant installe la table pour s'excuser de sa mal vaillance. Il sort avec terreur l'alcool apéritif pendant que le destinataire s'injecte de l'héroïne dans les veines devant lui. À table il demande si c'est possible qu'il puisse se faire totalement pardonner envers sa mère. L'ogre lui répond en élucubrant que non mais Léo a son idée.

Après le repas l'enfant se couche. Dans son lit il prononce une phrase qui trouble l'esprit de Marius. « Bonne nuit papa ! » Son père ne répondit rien. Pendant la nuit, Léo se relève.

Lorsque son père vient le réveiller au matin pour l'amener à l'école, son fils se dévoile inerte et livide. Un élastique est soigneusement serré autour de son petit bras, comme papa le fait. Une seringue contenant un reste de drogue se trouve dans sa main. L'adulte s'immobilise tel une statue face à cette scène. La surprise, l'adynamie et une frayeur prennent place en lui. Les regards de tous les portraits féminins le fixent. Ces visages se confondent avec celui de son fils. Marius n'arrive plus à distinguer ces deux être séparés. Le mot de Léo achève en lui la transhumance des trois membres familiaux. Juste une phrase.

« Je t'aime papa ! »